

# LE PRISONNIER

## Du même auteur

*Caveau de famille*  
Point de fuite, 2000

*Misère de chien*  
Point de fuite, 2000

*L'âge d'or*  
Point de fuite, 2001

*L'âge de plomb*  
Point de fuite, 2003

*Écran total*  
Triptyque, 2006

*Les territoires du Nord-Ouest*  
Coups de tête, 2007

*Corps perdu*  
Triptyque, 2008

*Speranza*  
Coups de tête, 2008

*Luna Park*  
Coups de tête, 2009

*Park Extension*  
Coups de tête, 2010

**LAURENT CHABIN**

**LA SÉRIE ÉLISE, TOME 6**

# **LE PRISONNIER**

ROMAN



Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication, et la SODEC pour son appui financier en vertu du Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédits d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC

Conception graphique de la couverture : Marc-Antoine Rousseau

Conception typographique : Nicolas Calvé

Mise en page : Marie Blanchard

Révision linguistique : Maxime Catellier

Correction d'épreuves : Pierre-Yves Villeneuve

© Laurent Chabin et Les 400 coups, 2011

Dépôt légal — 3e trimestre 2011

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN 978-2-89671-008-9

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite.

Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Tous droits réservés

Imprimé au Canada sur les presses de Transcontinental Métrolitho.

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Chabin, Laurent, 1957-

Le prisonnier (La série Élise; 6)

ISBN 978-2-89671-008-9

I. Titre.

II. Collection : Série Élise; 6.

PS8555.H17P74 2011

C843'.54

C2011-941253-5

PS9555.H17P74 2011

*Aux femmes*



*C'est le commencement qui est le pire,  
puis le milieu, puis la fin; à la fin, c'est  
la fin qui est le pire.*

Samuel Beckett

VOILÀ CE QUE ÇA DONNE: un trou noir suppurant,  
rigoles rouges jaunes noirâtres, suintantes...

Un cul?

Oh non! Rien d'agréable!...

L'orbite béante et douloureuse, nerf sectionné,  
larmes glaireuses et acides, et mon œil gauche arraché,  
bientôt éteint – faudra qu'il fasse vite! –, saignant  
dans la main de ce type qui va sortir à ma place...

J'avais oublié. Complètement.

Je n'attendais plus rien depuis longtemps. Même  
la mort. La mienne. Pour mourir, faudrait au moins  
vivre...

J'avais oublié aussi la puce qu'on m'a implantée  
derrière l'oreille gauche le jour de ma mise sous  
écrou. Sur le moment, j'ai cru à un genre d'hallucination.  
Auditive. Me suis frotté la nuque, le crâne.

Mais ça ne passait pas. Une voix de femme. De femme, je te dis!... Depuis combien d'années, de vies?

Encore une illusion. Pas une voix de femme, connard! De machine... De celles qui continuent à te mâcher les oreilles, imperturbables, vicieuses, même après qu'on a piétiné l'appareil. De rage.

« Votre temps est terminé. »

*Game over*, genre. Vous avez épuisé vos vies.

J'ai levé la tête, intrigué. Cherché la lame triangulaire qui allait tomber du plafond pour me trancher la tête, et sur mon bras la piqûre de chlorure de potassium qui allait m'arrêter le cœur, sans thiopental sodique ni bromure de pancuronium pour adoucir (y a pas de journalistes), et dans mon dos la balle qui allait m'entrer dans la nuque, et là, juste devant moi, sous mes yeux, sous mon nez, la lame, de pierre peut-être, qui allait m'égorger à la sauvage...

Mon temps était terminé.

La voix a insisté. « Veuillez vous diriger vers le sas pour identification biométrique ».

Alors ça m'est revenu. Des images un peu floues, du noir et du blanc surtout. Couleurs lunaires... Pris dans la rafle. Émeute, sabotage, représailles... Les vigiles en uniforme de la compagnie, comme un mur aveugle, et puis les gaz, le mur enfin qui s'ébranle, l'assaut... Sifflets, hurlements... Panique, tout d'un coup, détalé comme un lapin, courir à perdre haleine, mais où, où, dans ces tunnels qui ne débouchent que sur d'autres tunnels murés par les mêmes uniformes?



Pas de procès, ici. Pas de tribunaux, pas de jugement. Aller au fait sans finasser, avocat commis d'office qui s'en fout, délibération minute, condamnation... L'éternel motif... Atteinte à la propriété. Le pire crime... Luna Park direct! Cinq ans! Incompressibles, sans appel. L'enfer...

Et, tout au bout, cette voix à l'intérieur du crâne, qu'on a rêvée pendant toutes ces années avec des érections douloureuses et du sang dans les yeux. Voix de femme, les ordures!... La notification de la levée d'écrou.

J'avais oublié...

Mais elle est là, bien là. Je me souviens. Pas une hallucination, j'ai dit. Je me lève péniblement, tangué un peu sur mes jambes molles, pars en trébuchant vers le sas. Et je me fige presque aussitôt. La peur... Le souvenir de la peur, plutôt. Parce que cette fois, cette fois enfin, j'ai vraiment quelque chose à perdre!

La zone du sas, faut dire, c'est de loin la plus dangereuse de Luna Park. Tous les désespérés s'y retrouvent, les plus faibles comme les plus forts, rendus fous par l'attente, par la solitude, par la faim. Une seule entrée, une seule sortie. Un seul espoir. Un même trou...

Ils sont agglutinés devant comme des blattes. Ils veulent croire que peut-être ils vont sortir, cette fois, que peut-être la porte s'ouvrira pour eux, que peut-être leur puce ne fonctionne plus et qu'ils ont été appelés mais qu'ils n'ont pas entendu et qu'ils vont laisser passer leur tour... Ou qu'ils pourront

s'y glisser avec l'élu, collés à lui, le nez dans le cul, invisibles, un seul corps, une seule face. Ils seraient prêts à y laisser un bras, une jambe, un œil...

Mais c'est pas une porte, c'est un sas. La vraie porte, la deuxième, celle qui débouche sur le monde réel, elle ne s'ouvrira que si l'iris du prisonnier correspond à celui du détenu dont on a ordonné la levée d'écrou. Et que si ce prisonnier est seul dans le sas. Sans armes. Et nu. Nu de nu.

C'est là qu'ils deviennent enragés, les braques, écumants, explosifs. Armes eux-mêmes, crocs, épérons, casse-tête... Ils se jettent contre la paroi de métal, la griffent, la mordent, l'injurient, crachent, éructent, et quand ils n'en peuvent plus, quand il est vraiment devenu impossible d'y croire, toute fureur décuplée, ils se jettent les uns sur les autres avec des cris de mort et se déchirent, se lacèrent, s'étripent...

Et puis ils oublient. Et ils oublient encore, encore, et ils recommencent. Ils guettent dans les souterrains ceux qui se dirigent vers la sortie.

Ils ont entendu la voix – ou ils le croient –, ça leur gruge la moelle, leur brûle le bulbe, chiens fous, ils se redressent, revivent, courent vers leur libération, ils commencent même à se déshabiller tout en courant pour pas perdre une précieuse seconde – et c'est pas long, leurs vieilles nippes sont déjà en lambeaux...

Naïfs... Ils ne font que mourir plus vite. Bouffés par les autres.

Je sais tout ça. Je l'ai vu. Alors je me remets en marche, mais tout doucement, l'air de rien. À la

crabe. Faire semblant, biaiser... Pas attirer leur attention, surtout.

Je me déplace quand ils dorment – un par un, parce qu'ici il n'y a ni jour ni nuit – je m'arrête, repars en arrière, tourne en rond... ça prend des jours, des semaines peut-être. Mais, tout au bout, le retour à la vie...

Des semaines qui n'ont peut-être duré que quelques minutes, au bout du compte, je ne sais plus. Le temps à Luna Park n'est rythmé que par le seul système naturel qui y fonctionne : le système digestif. Moins tu manges, moins tu chies, plus le temps est long...

Et ça y est, m'y voilà, devant cette porte. Seul ! Je les ai eus, tous ! Pas un qui m'ait suivi ! Quels cons ! Et ce trou là-bas, le seul, l'unique, béant, qui m'aspire. L'origine du monde...

Tout ce qu'il me reste de force... Je cours, vole. Me retourne constamment. Ma patte folle, la peau des pieds arrachée, les articulations douloureuses, les larmes, je l'ai pas facile. Me dites pas que je rêve...

Vrai ? Non, je ne rêve pas. Personne ! Personne pour m'arrêter ! C'est trop beau !

Près du sas, là, le viseur. Presque trop haut pour ma tête, à présent. Luna Park ne fait pas grandir... Me hisser sur la pointe des pieds. Si maigre, et si lourd pourtant... La tête me tourne.

Un bruit dans mon dos. Léger, frottement. Crissement d'insecte. Mais pas d'insectes ici. Pas de rats, vermine, rien. Liquéfaction... Je crois que je fais sur moi...

Le type n'essaie même plus d'être discret maintenant. Je me retourne. Il est déjà presque sur moi. Il avance vite. Ne l'ai jamais vu, c'est un nouveau. Pétant de santé, fort. Rien que sa façon de marcher...

Il est sur moi. Son bras se détend, sa main, tous doigts dehors! Le monde s'affaisse. Mes yeux, ma mâchoire... Mes bras tombent, mes jambes faiblissent. Le viseur déjà loin disparaît au-dessus de moi, tremblotant, hors d'atteinte. Et la porte si près...

Un geste si vif que je le devine plus que je ne le vois. Et aussitôt la douleur affreuse à l'œil, cuisante, morsure, arrachement... le liquide chaud qui coule de l'orbite, sur ma joue, dégoutte sur ma poitrine... et la ténèbre ignoble, absolue... le fracas de l'univers qui s'écroule...

Tout ça pour rien! Tout ça pour rien!...

Mon œil dans la main, le type s'approche du viseur. Il lève le bras.

Déclic.

Le sas s'ouvre dans un chuintement. Pour lui. Pour lui seulement...

Tout est perdu!

Oh, non, tout ne sera pas perdu, je le sais très bien. Rien ne se perd. La gestion des stocks, ici, c'est pas pour rire.

Œil pour œil.

Je finirai dans le ventre de ceux qui restent...

*La vérité de ce monde, c'est la mort.  
Il faut choisir, mourir ou mentir.*

D<sup>r</sup> Louis Destouches

TOUT CE QU'ON SAVAIT avant d'entrer à Luna Park, c'est qu'il n'y avait pas de gardiens. La prison avait été conçue dès l'origine comme un lieu parfait. Un enfer autogéré, un genre de camp de concentration communautaire.

Une prison telle que les pires quartiers à sécurité maximale des pires prisons des pires pays du monde faisaient figure à côté de garderies d'enfants. Les plus durs d'entre les durs, rebelles, provocateurs, saboteurs, mis devant le choix, préféraient rempiler pour six ans dans les mines plutôt que de faire six mois à Luna Park. C'est dire...

Les rares récits des rares détenus libérés tenaient plus du délire hallucinatoire que du témoignage vécu, du bredouillis schizophrène que du réquisitoire.

Certains pensaient qu'ils avaient subi des opérations au cerveau avant d'être remis en circulation

dans la colonie, afin de n'être jamais capables de révéler au monde extérieur ce qu'ils y avaient vécu, ce qu'était vraiment Luna Park. Moins une prison, selon d'autres, qu'une gigantesque expérience.

Mais révéler quoi? Démontrer quoi? Et de quel monde extérieur parlait-on? Celui des mines?

L'idée était pourtant bien ancrée, et pas seulement parmi les creuseurs, que la colonie, même dans ce qu'elle avait de pire – c'est-à-dire presque tout! – était un paradis à côté de Luna Park. Même si on ne savait rien sur ce qui se passait à l'intérieur.

Les anciens détenus ne revenaient jamais dans les mines. Inaptes, définitivement asociaux, malades. Dangereux... À peine sortis, ils disparaissaient et on n'entendait pour ainsi dire plus parler d'eux. Ils végétaient dans la zone tampon, je suppose, celle qu'on appelait la LP, par dérision ou par ignorance.

Ils y survivaient à grand-peine, débris parmi les débris, imbibés jusqu'au trognon de pinga ou de mélanges atroces de solvants et de bière en poudre qu'ils échangeaient contre un enculage furtif et honteux, pour les plus jeunes, ou pour les plus abîmés contre des récits de *là-bas*, comme on disait, qu'ils déblatéraient d'une voix monocorde et empâtée dans les bars les plus mal fréquentés de la zone, devant un public de creuseurs aux yeux brûlés par la poussière de régolite et dont le sang était d'ailleurs saturé par les mêmes poisons.

Leur débit poussif était souvent interrompu, sans raison apparente, comme si, d'un seul coup,

ils n'avaient même plus été conscients de leur propre existence. On disait qu'ils devenaient presque transparents alors, méduses fripées ballottées par la houle, informes, et qu'ils ne reprenaient couleur et consistance, comme elles, qu'au moment où ils s'échouaient de nouveau contre le bar, rejetés comme une écume sale par la vague mourante devant leur verre de pinga.

Et lorsque le narrateur reprenait son histoire, curieusement hors d'haleine, tout fil logique avait été perdu en route. On aurait dit qu'il avait continué pendant ce temps à se parler à lui-même, à un autre lui-même, reclus dans une cellule sans ouverture, sans se préoccuper de la présence ou non d'un auditoire ; ou encore il démontait presque point par point le discours qu'il venait de tenir quelques minutes auparavant, comme si celui-ci venait d'un contradicteur qu'il s'agissait de remettre à sa place.

Selon les récits, selon l'heure, selon les lieux, la population carcérale ressemblait à un grouillement de termites en furie ou à une poignée de zombis errant sans fin dans un labyrinthe dont la taille, fluctuante elle aussi, oscillait de celle du cachot ou de l'isolateur à celle d'une ville souterraine sans frontières, inexplorée et infiniment ramifiée.

L'ensemble était constitué d'anciennes galeries stériles abandonnées depuis les débuts de la colonisation lunaire, en nombre inconnu, probablement connectées entre elles mais sans qu'il en existe de plan connu. Seule certitude, le dédale comportait une issue unique, équipée d'un sas qui concentrait

à lui seul tout le savoir-faire industriel et toute la technologie pénitentiaire issus de trois mille ans de pratique intensive de l'enfermement.

On y était esclave ou chef de guerre ; victime enchaînée parmi d'autres à des parois suintantes de sang et d'immondices dans l'attente de sévices imaginables ou prédateur sexuel hurlant sa faim sous les voûtes interminables et l'assouvissant sur le premier corps rencontré, vif ou cadavre ; prédicateur d'une église secrète aux ramifications ténébreuses s'étendant jusqu'aux conseils d'administration de la colonie et à leurs lointains commettants ou trafiquant d'uranium affolant par ses manœuvres clandestines les faiseurs de statistiques officielles.

Malgré leur invraisemblance, cependant, les récits correspondaient toujours à ce qu'on en attendait : délires cauchemardesques débordant de noirceur et de monstres, de froid mortel, de complots avortés éternellement recommencés, de mares de sang jamais sèches et de violences inouïes. Les tableaux évoqués, décrits dans leurs plus répugnants détails, devaient ressembler à ceux de ces peintres du nord de l'Europe du xvi<sup>e</sup> siècle, intoxiqués au plomb et à l'arsenic.

On savait bien, pourtant, qu'il n'y avait pas de nuit à Luna Park. La lumière, comme partout ailleurs dans la colonie, ne variait jamais d'un lumen, et la température y était constante : il y faisait perpétuellement chaud et sec et, disaient certains, même un étron pouvait s'y conserver intact, quasi lyophilisé, pendant des années.



Peu importe. L'auditoire voulait du sordide, du glacial, du ténébreux. Il lui fallait du sang, de la sueur et du sperme. De l'extrême et de l'impossible. Il fallait que ça sente fort, que ça brûle les bronches, que ça hérisse le poil. S'ils voulaient vivre, s'ils voulaient intéresser, s'ils voulaient tout simplement exister, les rescapés de Luna Park savaient, même inconsciemment, qu'ils devaient en rajouter dans l'horreur, les puanteurs délirantes, les viols stakhanovistes et les écorchages rituels. Des anecdotes de sous-chef comptable ne leur auraient valu aucune attention.

Tout ce qu'ils racontaient, à demi perdus dans les brumes de leurs propres cauchemars, abrutis par les vapeurs de la pinga ou du trichloréthylène, était donc peut-être inventé en grande partie – ou en totalité –, mais peut-être aussi tout était-il vrai, ou bien le croyaient-ils, sans être en mesure eux-mêmes, de toute façon, de distinguer le vrai du faux.

Dans les bars, passé une certaine heure, des hommes aux mains pâles et dépourvues d'écorchures prétendaient à voix basse que, en réalité, aucun interné n'était jamais sorti de Luna Park et que les rumeurs sur la prison étaient propagées par l'administration elle-même, soucieuse de légitimer son autorité, ou par des marginaux désirant au contraire la saper et l'abattre. C'est ce que j'ai longtemps cru moi-même, je l'avoue.

J'avais aussi pensé – comme bien d'autres – que Luna Park n'existait pas vraiment, que ce n'était qu'une légende urbaine, un croque-mitaine judiciaire, un canular plus ou moins organisé dans un

but incertain, sorte de rumeur dormante dont on ne comprendrait l'importance et la justification, un jour, que lorsqu'il serait trop tard.

Comme tout le monde, j'aurais pu dire « Je ne savais pas ».

Maintenant que je suis en train d'y agoniser, l'œil gauche arraché et les dents répandues sur le sol, je sais...

Une expérience, oui. Une expérience monstrueuse...